HAL open science

Oiseaux épiques : l'exemple du premier Cycle de la croisade

Armelle Leclercq-Ravel, Armelle Leclercq

To cite this version:

Armelle Leclercq-Ravel, Armelle Leclercq. Oiseaux épiques : l'exemple du premier Cycle de la croisade. Senefiance, 2009. hal-03254531

HAL Id: hal-03254531

https://univ-pau.hal.science/hal-03254531

Submitted on 8 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Oiseaux épiques : l'exemple du premier Cycle de la croisade

par Armelle Leclercq

(Université de Bretagne Occidentale)

> *Une pauvre femme avait pris la sainte route avec une oie, instruite de je ne sais quels rudiments nouveaux bien au-delà de sa nature dépourvue de raison et qui suivait sa maîtresse en se dandinant. La renommée, volant avec la rapidité de Pégase, répandit par les châteaux et les villes la nouvelle que Dieu envoyait même des oies pour délivrer Jérusalem.*
>
> Guibert de Nogent, *Dei Gesta per Francos*

L'idée de se pencher sur la présence d'oiseaux dans le domaine épique peut paraître surprenante : *a priori*, la chanson de geste n'est pas le biotope littéraire le plus favorable à l'existence de ces volatiles. Pourtant, on observe à plusieurs reprises l'évocation d'oiseaux fictifs ou réels dans le premier Cycle de la croisade et parfois dans des passages de première importance. Il a donc paru intéressant de faire un état des lieux. Bien entendu, on ne trouvera dans ces textes ni les développements symboliques très poussés des volucraires, ni une longue moralisation, néanmoins les oiseaux ont leur rôle à jouer dans l'antagonisme entre Francs et Sarrasins et dans la représentation assez manichéenne du monde qui émane des chansons de geste. *La Chanson de Jérusalem*, œuvre foisonnante s'il en est, est celle qui, comme en bien d'autres domaines, offre le plus d'oiseaux ; l'ensemble du premier Cycle de la croisade a cependant été pris en compte, avec ses chansons datant des XIIe et XIIIe siècles.

La chasse au rapace, métaphore de la guerre

La présence évidente des oiseaux dans les textes épiques s'impose à travers des expressions idiomatiques issues de la fauconnerie (ou plus largement de la cynégétique)[1]. En effet, la pratique de la chasse, si commune pour les nobles de l'époque, induit en ancien français des expressions stéréotypées reposant sur des comparaisons, notamment entre chasse et guerre.

Dans ce cadre-là, les ennemis sont fréquemment assimilés à des oiseaux, de préférence des proies, tandis que les Francs, eux, sont caractérisés comme des rapaces. Le rapport de force généralement favorable aux Francs s'incarne ainsi dans le combat inégal entre la proie et son

[1] Sur la fauconnerie au Moyen Âge, voir Baudouin Van Den Abeele, *La Fauconnerie dans les lettres françaises du XIIe au XIVe siècle*, Leuven, Leuven University Press, 1990.

prédateur. Les Francs s'autoreprésentent en menace pour un monde sarrasin qu'ils espèrent réduire à néant. En témoignent les vers suivants de *La Chanson d'Antioche*[2] :

> *Ansi com li aloe fuit devant l'esprevier,*
> *Vont li Turc devant els, n'i osent aproismier.*
>
> (*La Chanson d'Antioche*, v. 6704-05)

Alouette contre épervier, les Turcs semblent n'avoir aucune chance[3]. On observe le même type d'image dans *La Chanson de Jérusalem* :

> *Ausi con li ostoirs vait as anes bruiant*
> *Quant il les a veüe(e)s la sus en l'air volant,*
> *Tot aussi vient Ricars e[n]s es Turs eslaisant.*
>
> (*La Chanson de Jérusalem*, v. 1700-02)

Ici, Richard de Chaumont, héros aussi de la chanson de geste des *Chétifs*, est comme l'autour se jetant sur des canes. On retrouve encore le comte Robert de Normandie en train de se livrer au même sport dans *La Chanson de Jérusalem*, mais cette fois-ci le combat se joue entre le faucon et les pies :

> *Des paiens qu'il ocit est la terre joncie.*
> *Plus le fuient li Turc que le faucon li pie.*
>
> (*La Chanson de Jérusalem*, v. 8522-23)

Baudouin de Rohais (Édesse) et Raimbaut Creton cernés par des Turcs se défendent d'aussi belle manière :

> *Turc nes osent atendre plus que marlars faucons.*
> *Ensement les guencissent comme les osillons*
> *Fuient pour espreviers et mucent es buissons.*
>
> (*La Chanson de Jérusalem*, v. 9590-92)

Les Francs faucons menacent les Turcs *marlars*, c'est-à-dire mâles des canes sauvages, qui deviennent finalement des oisillons se cachant face aux éperviers. La métaphore filée sur le thème de la chasse au rapace symbolise bien le rapport d'autorité entre des Francs qui estiment avoir pour eux le droit et des ennemis turcs représentés en fuyards apeurés, selon le motif classique de l'ennemi effrayé[4]. Ces comparaisons, communes en ancien français, s'avèrent particulièrement fréquentes dans le premier Cycle de la croisade[5]. Elles ne sont utilisées que dans ce sens ; les ennemis ne sont presque jamais représentés comme de nobles

---

[2] Richard le Pèlerin et Graindor de Douai, *La Chanson d'Antioche*, éd. S. Duparc-Quioc, Paris, Geuthner, 1977.

[3] Un passage de *La Chanson de Jérusalem* (*La Chanson de Jérusalem* in *The Old French Crusade Cycle*, t. VI, éd. N. R. Thorp, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1992, v. 5962-64) en constitue une réécriture ; on y voit Godefroi de Bouillon manifester ainsi sa bravoure :

> *Quel part que li rois torne fait les rens claroier.*
> *Autresi con l'aloë fuit devant l'esprevier*
> *Vont li Turc entor lui : ne l'osent aproismier.*

[4] Sur le motif de l'ennemi effrayé, voir Jean Flori, "Le héros épique et sa peur", *PRIS-MA*, t. X, n°1, janvier-juin 1994, p. 27-44 ; Armelle Leclercq, "L'ennemi effrayé, un topos et ses avatars dans quelques textes français et arabes relatifs à la première croisade", *Etudes médiévales*, 6, Amiens, Presses de l'Université de Picardie-Jules Verne, 2004, p. 88-100.

[5] Ce type de comparaison est même étendu aux armées célestes : l'armée des saints qui vient aider les Francs est comparée à des "*faucon volant*" (*La Chanson de Jérusalem*, v. 813) et Sainte Barbe et saint Démétrius (*Domin*) sont assimilés à des éperviers (*ibid.*, v. 854).

rapaces, tout juste trouve-t-on des comparaisons de la célérité de leurs montures avec la vitesse du piqué d'un oiseau de proie, comme en témoigne la description du cheval cornu de Cornicas qui galope plus vite "*qu'esmerellons ne vole por le grue encontrer*[6]". Seuls les destriers des ennemis, chevaux arabes pour la plupart, semblent remarquables ; en revanche, les ennemis eux-mêmes, en matière aviaire, ont généralement une piètre image et s'apparentent donc quasi uniment à des proies.

Le déduit d'oiseaux, loisir d'oisifs

Le déduit d'oiseaux, plaisir d'entretenir des oiseaux de proie ou des oiseaux de compagnie, est mentionné à plusieurs reprises dans le premier Cycle de la croisade, mais toujours en mauvaise part, au sens où cette activité est perçue comme un loisir d'oisifs, un divertissement trop laïc pour les Croisés. S'acharnant à reconquérir le tombeau du Christ, les Francs ont en effet d'autres choses à faire que de se consacrer à ce type d'occupation.

À propos des Croisés, le narrateur de *La Chanson d'Antioche* précise bien :

> *Il ne se painent mie d'oisials traire de mue,*
> *Ne cascuns chevaliers n'i ot mie se drue.*
>
> (*La Chanson d'Antioche*, v. 1988-1989)

Plaisirs amoureux et plaisirs de la fauconnerie sont mis sur le même plan, celui des occupations du siècle, dont ne peuvent plus se préoccuper ces chevaliers-pèlerins que sont les Francs, s'adonnant à des combats dont l'enjeu va bien au-delà des loisirs terrestres. Effectivement, les enjeux célestes et métaphysiques de la croisade mettant en lice armées *paiennes* (musulmanes) et armées chrétiennes ont une importance sans commune mesure avec les activités usuelles de délassement de la noblesse. Godefroi de Bouillon lui-même est décrit comme se désintéressant et de l'amour et de la fauconnerie :

> *Plus desire bataille que or fin ne mangon*[7]
> *Ne deduit de pucele ne vol d'esmerillon.*
>
> (*La Chanson d'Antioche*, v. 8021-22)

Une semblable comparaison est utilisée pour le clergé ; ainsi dit-on de l'évêque du Puy qu'il "*plus desire bataille que deduit de girfals*[8]". Arrivant en vue de la Ville Sainte dans *La Chanson de Jérusalem*, les Francs mentionnent tout ce qu'ils ont abandonné pour venir en Terre Sainte, et ils s'en félicitent :

> *"Buer avonmes laisiés nos fiés et nos païs,*
> *Nos rices manandies et nos grans edefis,*
> *Les deduis des faucons et le vair et le gris*
> *Et nos frances molliers dont faisiens nos delis*

---

[6] *La Chanson de Jérusalem*, v. 8828. On observe la même image dans *La Chanson d'Antioche* (v. 4739-41), où, attaqué par le Sarrasin Sansadoine (historiquement *Shams ad-Dawla*, fils de *Yâghî Siyân* – Garsion dans la chanson de geste –, le gouverneur d'Antioche), qui lui décoche une flèche acérée, Enguerrand de Saint-Pol tente de répliquer en le rejoignant à la course, mais en vain :

> *Li ber a trait l'espee dont li poins fu d'ormier,*
> *Vers le Sarrasin point, mais ne le pot baillier,*
> *Car plus vait ses cevals que ne vole espervier.*

Ce type de comparaison idiomatique concernant la vitesse peut s'adapter à tous les domaines ; le vers 9480 de *La Chanson de Jérusalem* l'applique au lever du jour : *Plus tost va la nuis outre que ne vole esprevier.*

[7] *Mangon* : écu d'or valant deux besants.

[8] *La Chanson d'Antioche*, v. 8182.

Et nos beles maisnies et nos enfans petis,
Quant or veons la vile u Jhesus fu traïs.

(*La Chanson de Jérusalem*, v. 1062-67)

Les "*deduis des faucons*" figurent encore en bonne place dans ces activités familières délaissées au profit de la croisade. Ceci n'empêche cependant pas les armées franques de cheminer en compagnie d'oiseaux de proie qui vont être utilisés pour la guerre. La description d'un orage d'hiver très violent frappant l'*ost* des Francs lors du siège d'Antioche vient en effet confirmer la présence des oiseaux au sein de l'armée croisée ; tous les animaux présents sont apeurés :

Li orés ciet a terre, li nois et li gerlis,
Et foudres et tempeste et esclistre tos dis.
Onques n'i ot baron tant fust praus ne hardis
Ki de cele mervelle ne fust espaouris.
Cil ceval et cil mul font si grant pestelis,
Et ostoir et girfaus delés tel basteis,
D'une liue et demie les a on bien oïs.

(*La Chanson d'Antioche*, v. 3428-34)

Autours et gerfauts réagissent à l'orage avec une frayeur animale bien compréhensible étant donné la violence des éléments. Si le déduit d'oiseaux est conçu comme un loisir de l'arrière, en revanche, les rapaces ne sont pas absents de Terre Sainte et vont même, en véritable arme de guerre, rendre des services conséquents aux Francs.

Les pigeons voyageurs, à défaut de télégraphe

En effet, en Orient, les Francs sont confrontés à l'usage étendu des pigeons voyageurs par les armées ennemis. Ces oiseaux-messagers, qui figurent dans les chroniques de la première croisade comme dans les chansons de geste, constituent des instruments de communication très utiles pour fédérer des armées orientales éparpillées sur un vaste territoire et parfois assiégées[9]. La première croisade semble à bien des égards l'occasion pour les Occidentaux de découvrir cette pratique (les Orientaux ont en effet utilisé ces oiseaux plus tôt et plus largement que les Occidentaux). Dans *La Chanson de Jérusalem*, les Francs ne paraissent pas au courant de cet usage, comme en témoigne leur réaction à la vue d'un défilé peu commun de volatiles :

Li uns le dist a l'autre et va au doit mostrant :
"Voyés con de coulons ! N'en veïns piecha tant !
Et si sont tout plumé ens es tiestes devant."

(*La Chanson de Jérusalem*, v. 2818-20)

L'allure particulière de ces pigeons est liée au fait que des lettres leur ont été passées autour du cou, qui se trouve, dès lors, déplumé. Mais les Francs se bornent à faire cette constatation étonnée sans en tirer de conséquence. Il faudra l'intervention d'un converti, Garsiien d'Acre, pour leur faire prendre conscience du danger représenté par ces simples colombins :

Garsiiens s'escria, "Franc chevalier vallant !
Ce sont la li mesage a la gent mescreant.
Cascuns de ces coulons a brief au col pendant,

[9] Voir à ce sujet Susan Edgington, "The doves of war, the part played by carrier pigeons in the crusades", *Autour de la première croisade*, éd. M. Balard, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 167-175.

Il vont quere secours, jel sai a ensiant !"

(*La Chanson de Jérusalem*, v. 2831-34)

Le converti sert ici d'indicateur. Ayant une parfaite connaissance du camp ennemi, le païen renégat déchiffre immédiatement la tactique sarrasine qui consiste à requérir du secours par le biais des messagers aviaires. En effet, le prince de Jérusalem, Cornumaran, vient de faire expédier des lettres à tous les émirs des environs pour leur demander une aide d'urgence. La chanson de geste ne se limite pas à cette simple mention ; plus détaillée encore que les chroniques, elle évoque avec une minutie avérée toute la préparation des pigeons voyageurs par les Sarrasins :

Quant li brief sont escrit n'i fisent lonc atent.
Les colons aporterent, tot droit en i ot cent,
Les briés lor ont pendus ens es cols erranment,
Puis les lassent voler a un esbatement.
Or penst Diex de nostre ost par son conmandement,
Car se li coulon volent a cassaus sauvement
Il feront asambler un si fait parlement
Dont toute li ost Dieu iert livree a torment.

(*La Chanson de Jérusalem*, v. 2808-15)

La Chanson de Jérusalem fait en effet de cet élément un enjeu tactique de première importance. C'est l'échec ou la réussite des oiseaux ennemis dans leur tâche de messagers célestes qui conditionne tout le succès ou la défaite de la croisade elle-même[10]. Ayant abattu la majorité des pigeons avec des flèches, les Francs s'emparent des pigeons restants en utilisant une arme issue de l'aviculture, les faucons – et l'on en revient aux rapaces laissés aux loisirs des temps de paix mais dont l'usage s'avère en fait judicieux dans des conditions de guerre. Godefroi de Bouillon, Hugues-le-Maisné et Robert de Flandres interviennent ainsi :

Les arciers as coulons vont molt sovent traiant,
Li gens al roi tafur as fondiefles lignant.
Et jou que vos diroie ? – Tous les vont ociant,
Fors seulement que trois, cil s'en vont randonant.
Autant valent cil troi conme tot fesisant.
Sarrasin les esgardent, molt en furent dolant
Et de ceus ki s'envolent baut et liet et joiant.
Li dus Godefrois sist desour .I. auferant

[10] L'usage des pigeons voyageurs par les Arabes est aussi relaté par Raymond d'Aguilers, témoin oculaire de la première croisade (Raymond d'Aguilers, *Histoire des Francs qui ont pris Jérusalem*, trad. F. Guizot, Paris, Brière, 1824, p. 358 ; Raymond d'Aguilers, *Le "Liber" de Raymond d'Aguilers (Historia Francorum qui ceperunt Jerusalem)*, éd. J. H. et L. L. Hill, Paris, Geuthner, 1969, p. 135) et la découverte par les Francs de ces messages semble donc historique, même si ce moyen de communication dans les chroniques n'est pas attribué au gouverneur fatimide de Jérusalem (*Iftikhâr ad-Dawla*), mais à des émirs de moindre importance : *Tandis que, selon l'usage, les uns se promenaient en dehors du camp pour chercher ce dont ils avaient besoin, et que d'autres s'informaient auprès de ceux qu'ils connaissaient des lieux où s'étaient établis leurs compagnons, un pigeon qui volait au dessus de l'armée, mortellement blessé par un épervier, vint tomber au milieu des nôtres. L'évêque d'Agde l'ayant pris, il trouva une lettre que cet oiseau transportait et qui était conçue à peu près en ces termes : "Le roi d'Accon au duc de Césarée. Une race de chiens a passé chez moi, race folle et querelleuse à laquelle, si tu aimes ta loi, tu dois chercher à faire beaucoup de mal, tant par toi que par les autres. Si tu le veux, tu le pourras facilement. Fais savoir ces mêmes choses dans les autres villes et dans les châteaux.*

Dumque sicut moris est, alii pro necessitate infra castra discurrerent, alii autem de sociis suis ubi hospitati essent a notis sibi requirerent columbam desuper exercitum volantem accipiter in medio discurrencium, mortaliter plagatam deiecit. Cum autem sustulisset eam episcopus Attensis reperit litteras quas illa deferebat. Et erat sententia litterarum quasi huiusmodi. Rex Achon duci Cesariae. Generatio canina per me transivit. Gens stulta atque contentiosa, sine regimine, quibus per te et per alios quantum tuam legem diligis nocere desidera. Quod si vis facile poteris. Hoc idem et ad alias civitates et castra mandabis.

Et dans Hües li Maines desour .I. sor bauchant,
Li quens Robiers de Flandres sor Morel le corant.
Cascuns tint .I. faucon si s'en tornent poignant,
Aprés les coulons vont a espourons brochant
Et li coulon s'en vont a force randounant
Et de fies a autre a terre rasëant.
Vers le Mont Olivet les vienent aproimant,
Lor faucons ont gietés et si s'en vont bruiant.
As colons s'eslaisierent si les vont ataignant
Mais li colon s'aseent a terre en quatisant.
Dalés une muterne se vont atapissant,
Ne s'osent removoir d'illuec ne tant ne quant.
Et no baron descendent, as mains les vont prendant,
Isnelement remontent, ne s'i vont delaiant,
Puis prendent lor faucons si s'en tornent atant,
A l'ost Deu repairierent par devers Belliant.

(*La Chanson de Jérusalem*, v. 2840-63)

C'est grâce aux connaissances en fauconnerie de ces barons que les Francs vont parvenir à bloquer les trois derniers messagers des Sarrasins. La fauconnerie retrouve ici sa dignité et se met au service des buts religieux des Croisés. Ayant pris ces pigeons vivants, les Francs leur retirent leurs lettres puis en prennent le plus grand soin :

Et li dus de Buillon et Robers li menbrés
Et dans Hües li Maines, qui ert preus et senés,
Orent a lor colons les briés des cols ostés.
Puis fu molt bien cascuns pëus et abevrés.
En .I. barel les misent qui estoit tröelés,
.II. serjans les conmandent, cil les ont bien gardés.

(La Chanson de Jérusalem, v. 2868-73)

S'ils les préservent, c'est qu'ils vont à leur tour les utiliser. Ayant lu l'appel à l'aide de Cornumaran aux émirs, ils renvoient les pigeons avec un message inverse, intimant aux dignitaires sarrasins l'ordre de demeurer dans leurs terres[11].

Abondamment traité et dans le plus grand détail (on a même des éléments de colombophilie), cet épisode des pigeons voyageurs contribue à prouver que, malgré ses développements fabuleux, *La Chanson de Jérusalem* prête une véritable attention à la réalité de l'Orient des croisades. Ce passage permet aussi de mettre au premier plan des oiseaux. Ce ne sera pas le seul.

La senefiance *des colombes*

Si les pigeons voyageurs ennemis sont bien entendu menaçants et si souvent les Francs sont symboliquement placés du côté des rapaces, la symbolique duelle peut s'inverser. Elle ne le fait qu'avec un oiseau bien spécifique, du fait de sa signification religieuse : la colombe. Quand des colombes (qui se disent aussi *colon*, comme les pigeons, ou, plus spécifiquement, *colombel*), emblèmes du Saint Esprit, sont présentes, elles sont bien évidemment du côté franc.

[11] Le subterfuge va même être utilisé à deux reprises : les Francs récupèrent à nouveau ces mêmes pigeons sur le chemin du retour, chargés qu'ils sont d'un nouveau message adressé à Cornumaran et rédigé par un Sarrasin nommé Ysoré (voir *La Chanson de Jérusalem*, v. 2906-15) ; les Croisés se servent de cette nouvelle occasion pour semer la discorde au sein du camp sarrasin en envoyant des messages appropriés.

Or voici justement que deux colombes sont attaquées, sous les yeux des Francs, par trois *escofles*, c'est-à-dire des écoufles – une sorte de milan (un rapace inapte à la chasse au vol et de ce fait souvent dévalorisé). Godefroi de Bouillon ne va pas hésiter à intervenir. L'affaire est relatée de la manière suivante :

Entrues qu'ensi aloient, estes lor vos atant
De le grant Tor David .III. escofles volant :
Par deseur le pumel s'aloient aroant,
A .II. blans colonbels molt sovent ajetant.
Li dus tenoit .I. arc fort et roit et traiant ;
Le saiete descoce par si droit avisant
Que tos .III. les oisiaus a ocis maintenant !
Del coup caïrent mort sor l'estandart luisant
Delés le sinagoge Mahon et Tervagant.
Li dus maine grant joie, François en vont riant !
Li pluisor sevent bien qu'il va senefiant :
C'est grans senefiance que Dex lor va mostrant.

(*La Chanson de Jérusalem*, v. 1429-40)

Godefroi abat d'une seule flèche les trois rapaces, issus de Jérusalem (de la Tour de David) qui menaçaient les colombes. C'est le triomphe du Saint Esprit, de la Chrétienté : les rapaces venus du bord sarrasin sont anéantis par un coup triple (symbole de la Trinité) et tombent tout près de la mosquée ("*le sinagoge Mahon et Tervagant*[12]"). La *senefiance* est évidente : les colombes du Saint Esprit (les Francs) vont l'emporter sur les rapaces (les Sarrasins).

Les deux camps interprètent ce coup incroyable – évidemment absent des chroniques de la croisade – comme une prémonition de la victoire franque en Terre Sainte. Capable de décrypter le miracle chrétien, le devin turc Lucabel en tire des conclusions très précises concernant le sort de Godefroi de Bouillon :

"Cil qui cest trait a fait ert de grant segnorie.
Rois ert de Jursalem, si l'avra en baillie :
Desci qu'en Anthioce corra s'avouerie !"

(*La Chanson de Jérusalem*, v. 1510-12)

Cette flèche transperçant les trois écoufles devient un signe d'élection, et c'est le seul qui ne soit pas directement lié aux combats. En inventant cet épisode apocryphe de la croisade, l'auteur de *La Chanson de Jérusalem* a voulu glisser un fort élément symbolique concernant l'accès de Godefroi de Bouillon aux plus hautes fonctions (avoué du Saint Sépulcre dans la réalité, il est couronné roi dans la chanson de geste) et a, pour ce faire, utilisé la symbolique aviaire[13].

Le corbeau délogé par la colombe

On observe une symbolique de même ordre dans la chanson des *Chétifs*[14] ; elle ne met plus en concurrence un rapace et sa proie mais deux oiseaux aux connotations antagonistes : la blanche colombe et le noir corbeau. Dans cette chanson d'aventures aux données largement

[12] La mosquée est généralement appelée *mahomerie*, mais elle est parfois nommée *synagogue* ; Mahon et Tervagant sont deux des dieux sarrasins.

[13] Ultérieurement, au Saint-Sépulcre une colombe allume miraculeusement le cierge de Godefroi de Bouillon, le désignant ainsi pour la fonction de roi : voir *La Chanson de Jérusalem*, v. 7735-7744.

[14] *Les Chétifs*, in *The Old French Crusade Cycle*, t. V, éd. G. M. Myers, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1981.

fictives, Baudouin de Beauvais doit en effet affronter un dragon nommé *Sathenas*, dont le repaire est une mosquée en ruines. Cet animal maléfique vient de dévorer Ernoul, son frère ; parti à sa recherche, et ne le sachant pas en si mauvaise posture, Baudouin, perdu, lance un appel aux cieux. Une colombe surgit alors :

Es vos saint Michiel l'angele en guise de colon ;
De par saint Esperit li dist en avison :
"Amis, ne t'esmaier, tu n'aras se bien non,
Cil te venra aidier qui Longis fist pardon,
Et de la mort a vie suscita Lazeron".

(*Les Chétifs*, v. 2492-96)

Messager du Saint Esprit, l'archange saint Michel annonce à Baudouin l'aide future du Christ (évoqué par une périphrase). La colombe contribue à placer le chevalier dans le camp du Bien. Quelques laisses plus loin, après plusieurs tentatives infructueuses pour blesser une bête que sa carapace rend de toute façon invulnérable, Baudouin opte pour un autre angle d'attaque. Il désenvoûte le dragon. La récitation des noms de Dieu et des noms des saints sont les armes par lesquelles Baudouin parvient à éliminer le diable qui animait la créature ; celui-ci s'enfuit alors sous forme de corbeau :

Si con Bauduin ot les nons ramenteüs
Et les sains conjurés qui molt ont grans vertus,
Molt i fist grant miracle por lui li rois Jesus.
Li Deables li est parmi la goule issus,
Congiét n'ot ne poissanse qu'il aresteüst plus.
En guise de corbel fu del baron veüs ;
Li Sathenas cancele, a poi qu'il n'est keüs
Por cou que li Deables est de lui fors issus.

(*Les Chétifs*, v. 2698-2705)

Par-delà le motif bien répertorié du combat contre le dragon, on observe dans cette séquence de la chanson de geste la lutte symbolique de la colombe contre le corbeau, positionnés dans le camp de Dieu ou dans celui du Diable par la simple connotation positive ou négative de leurs couleurs.

L'espie, monstre-oiseau

Les chansons de geste du cycle ne vont pas s'en tenir là en matière d'oiseaux. On se souvient que le Sarrasin Tabur de Canaloine dans *La Chanson de Guillaume* possède un bec. Le premier Cycle de la croisade, de même, représente certains Sarrasins sous la forme d'animaux hybrides, n'ayant plus rien d'humain, et s'apparentant en partie à la gent volatile[15].

Les *espies* ou *especs* (c'est-à-dire, littéralement, des piverts[16], mais qui semblent se rapprocher davantage de la bécasse dans leur partie aviaire) sont décrits par le narrateur de la manière suivante – ils constituent le neuvième corps de l'armée sarrasine :

La neuvime d'Espies qui sont [de] tel façon –
Biés ont conme biecaces et testes de gaignon
Et es piés et en mains ont ongles de lion.

[15] Sur les monstres dans ces œuvres, voir Armelle Leclercq, "L'Orient monstrueux dans le premier Cycle de la croisade", *Bien dire et bien aprandre*, Université de Lille (à paraître en 2007).

[16] Voir F. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle*, Paris, Vieweg, 1891-1902, t. III, p. 543, article "*espoit, espec*".

Quant il crïent ensanble si font tel glatison
Que la terre en tentist .II. liues environ :
Por le taisir les fiert l'amustans d'un baston.

(*La Chanson de Jérusalem*, v. 8319-8324)

Bec de bécasse, tête de mâtin, pattes et griffes de lion, ces créatures hybrides à la manière des chimères antiques n'ont guère forme humaine et sont d'ailleurs dirigées avec une houlette[17]. Leur composante aviaire s'avère des plus importantes puisque leurs becs vont leur servir d'armes, comme on peut le voir dans le combat extraordinaire des *Espies* contre les *Tafurs* ou *ribauds* (des Croisés miséreux semi-légendaires) qui, pauvres et déguenillés, se retrouvent en bien mauvaise posture face à de tels adversaires :

Quant voient les ribals sore lor sont coru
Et as bés et as ongles lor ont le car tolu,
Les boiaus lor sacoient par le ventre del bu :
Cel jor ont li ribaut molt grant damage eü.

(*La Chanson de Jérusalem*, v. 8784-8787)

Intégrés sans hésitation aucune aux armées sarrasines, tout comme les hommes à cornes (entre autres exemples), les *Espies* représentent le côté monstrueux, diabolique, des oiseaux. Ces immenses volatiles à taille humaine constituent des créatures de cauchemar à la Jérôme Bosch.

A ces combattants hybrides s'adjoignent des montures elles-mêmes hybrides. Dans *La Chanson de Jérusalem*[18], les émirs sarrasins en tous genres chevauchent en effet des bêtes sauvages (lion, éléphant, *deutuant*[19]), mais aussi des animaux fabuleux, dragon et griffon. Cette dernière bête a partiellement des caractéristiques aviaires, puisqu'elle possède une tête et des ailes d'aigle[20].

Espies et griffons forment ainsi la part aviaire des armées monstrueuses des Sarrasins. Dans ce type de représentation, l'oiseau devenu gigantesque, dépassant la taille qu'on lui voit généralement en Europe, constitue une menace, la présence de traits de volatiles chez ces créatures hybrides, symboles du diable, étant là pour faire frémir l'auditeur.

Si l'on fait le compte, le premier Cycle de la croisade se révèle finalement fort peuplé d'oiseaux. Qu'il s'agisse des rapaces (épervier, autour, faucon, émerillon, gerfaut, milan), de leurs proies (alouette, caille[21], cane, pie, grue, pigeon), des symboles de Dieu (colombe) ou des symboles du Diable (corbeau, *espie* ou griffon), la moisson de volatiles est bien plus abondante qu'on ne pourrait le croire de prime abord. Bien sûr, nombre de ces oiseaux n'ont

---

[17] Précisément, les chimères ont un corps de lion et de chèvre et une queue de dragon.

[18] *La Chanson de Jérusalem*, v. 6257-6260.

[19] Il s'agit sans doute du *dentirant* évoqué par *Le Roman d'Alexandre* d'Alexandre de Paris (éd. partielle et trad. L. Harf, Paris, Le Livre de Poche, 1994, v. 1360) comme par *Le Roman d'Alexandre ou le Roman de toute chevalerie* de Thomas de Kent (éd. B. Foster et I. Short, trad. C. Gaullier-Bougassas et L. Harf-Lancner, Paris, Champion, 2003, v. 5112-23), et qui pourrait correspondre au rhinocéros. Pour R. Goossens, ce serait plutôt un monstre indien : voir R. Goossens, ""Le roi des serpents" : "l'odontotyrannos animal de l'Inde", *Byzantion*, 4, 1927-28, p. 29-52.

[20] Le griffon est constitué d'un corps de lion, une tête et des ailes d'aigle, des oreilles de cheval et une crête de nageoires de poisson.

[21] Une caille surgit dans une expression idiomatique imagée signifiant le peu de valeur d'une chose ; au lieu d'un "*oef pelé*", qui est l'expression la plus commune, l'auteur de *La Chanson d'Antioche* (v. 3239-41) évoque un œuf de caille, pour les besoins de la rime dans une laisse avec une rime riche, et donc difficile, en –aille. Voici comment Hungiers l'Allemand s'attaque à un dignitaire sarrasin :

Entre .C. Sarrazins fiert le roi de l'Escaille ;
Ses escus ne li vaut le pan d'une touaille,
L'elmes ne li clavains vaillant un oef de quaille.

qu'une occurrence, au gré d'une comparaison idiomatique, issue de la fauconnerie, néanmoins la description du corps d'armée des *Espies* comme celle du coup magistral de Godefroi de Bouillon prouve que les oiseaux ont aussi leur rôle à jouer dans la représentation manichéenne des deux camps en présence. Enfin, l'attention particulière prêtée aux pigeons voyageurs, à leur usage et à leur entretien, dévoile un aspect naturaliste inattendu dans le domaine épique.